

INFLUENZA

De faiblesse
Je m'affaïsse
Tout du long.
Je frissonne,
Déraisonne
Tout de bon.

La poitrine
Tambourine
Et gémit.
Oh ! la gorge !
C'est l'eau d'orge
Qui guérit.

Oh ! la tête !
Qu'on est bête
Et frippé !
Les nerfs dansent,
Manigencent
Le grippé.

Comme un lièvre
J'ai la fièvre
Dans le dos.
Ça gigotte
Ça picotte
Jusqu'au os.

Hors d'haleine,
Je me traîne
Au fauteuil.
Je soupire
Et désire
Fermer l'œil.

Cinq journées,
Cinq soirées
Et cinq nuits
En détresse,
En tristesse,
En ennuis.

La toux creuse
Est affreuse.
Quel sabbat !
Les flancs cuisent,
Les yeux luisent,
On s'abat.

Calme et sûre,
La nature
Suit son cours...
La rechute
C'est culbute
Pour toujours !

Benjamin Sulte

A TRAVERS ROME

(Voir gravures)

PANORAMA DE ROME.—VUE DU PINCIO

Vue du Mont Pincio, la Ville Eternelle étale aux yeux ravis sa série de monuments innombrables. A droite du spectateur, là-bas, sur la colline du Vatican, l'imposante basilique Saint-Pierre, le palais des papes ; entre le Pincio et Saint-Pierre, la masse colossale du château Saint-Ange, avec le superbe pont reliant l'ancienne ville à la nouvelle.

Devant soi, le Janicule avec tous ses souvenirs : Saint-Pierre in Montorio, l'arbre de Dante, la fontaine monumentale nommée : Fontaine Pauline, dont les puissants jets d'eau donnent la force aux moulins établis sur la déclivité de la colline. On a aussi, devant soi, la plus grande partie du Transtévère, où, dit-on, s'est conservé, avec leurs costumes et leur langue décadente, le type parfait des Romains dominateurs. Ce que je me rappelle très bien, c'est que je ne les comprenais pas du tout.

A gauche, dans le lointain encore, le Capitole, Saint-Jean de Latran, Saint-Paul, Sainte-Marie-Majeure, le Quirinal, le Viminal, l'Esquilin, l'Aventin, le Palatin. Au Pincio, avant l'arrivée de la foule des prome-

neurs—car c'est le jardin public de Rome, et quel jardin ! un Paradis terrestre—on est transporté en un autre monde. Le bruit assourdissant des rues ne parvient point jusque là. Le silence n'est troublé que par la brise passant dans les magnifiques palmiers, les lauriers, les cactus gigantesques, les arbres et arbustes les plus rares : tandis qu'au loin, au travers des massifs de verdure, l'oreille charmée perçoit le doux murmure des eaux jaillissant autour du beau groupe de marbre blanc : Moïse sauvé des eaux par la fille de Pharaon.

Si l'on est appuyé à la balustrade dominant les deux grands chemins carrossables montant de la Place du Peuple au Pincio, on a, sous ses pieds, à la plus haute intersection de ces deux belles routes, le facsimile de la colonne de Caius Duilius, colonne portant les rostres (becs, ou pointes, ou avant) des navires pris aux Carthaginois par cet illustre général, en 260 avant Jésus-Christ ; ce fut la première victoire navale des futurs maîtres du monde.

Les deux grandes routes conduisant au Pincio prennent naissance, avons-nous dit, à la Place du Peuple. En remontant le Tibre on a, sur la Place du Peuple, la porte du Peuple, par laquelle on passe pour se rendre à la célèbre villa Borghèse, ce triste prince qui vit se fondre son immense fortune comme neige au soleil, quand après 1870, il trahit la cause du pape pour adorer le soleil levant—un soleil bien autrement terne cependant qu'une nouvelle lune !... — Bah ! passons : aussi bien, les Borghèse, qui doivent tout aux papes, passent eux-mêmes avec leurs soleils diablement malades !... tandis que le pape est toujours debout !

En face de la porte du Peuple, dans la ville, s'ouvre la belle rue du Corso, la plus belle, la plus longue, la plus large de la ville. Toute ville, en Italie, à son Corso, ce qui signifie : cours, comme nous dirions avenue, boulevard pour la promenade.

C'est là que vers le soir, passent les voitures des princes, des nobles ; les équipages aux riches livrées du patrice—sorte de sénateur ; cette dignité fut instituée par Constartin, mais la noblesse qu'elle confère est toute personnelle.

Que, du Corso, on se dirige de n'importe quel côté, on croit entendre un écho affaibli de la Rome des Consuls, des Césars ; de cette ville si bruyante, qu'il y fallait posséder d'immenses propriétés pour pouvoir dormir !

Pour le chrétien, il y a plus que cela. Sur leurs mausolées, les païens mettaient ces mots ou d'autres équivalents : " Que la terre te soit légère " *Sit tibi terra levis*. Dès les premiers adeptes du Christ morts pour la foi, on pouvait lire : *Hic quiescit, ou requiescit... In memoriâ aternâ... Beati qui moriuntur in Domino...*

Pour le chrétien, il y a, outre le souvenir de cette gloire disparue comme disparaît la gloire des hommes : presque toujours dans un peu de poussière, souvent dans la boue, parfois dans le sang et dans la malédiction des générations suivantes, il y a l'image animée, vivante, du bonheur, de la félicité future, la vision d'une vie meilleure devant, certes, nous consoler des suprêmes lâchetés, des défaillances et des hontes de cette vie, que nous en soyons les auteurs ou les victimes.

Chaque pas, pour ainsi dire, nous le faisons sur les pas d'un martyr ; chaque pavé marque une trace de sang de ces héros.

Les Tarquin, les Tibère, les Néron, les Vitellius, les Domitien, les Commode, les Héliogabale semèrent de monuments la ville, la seule ville—*urbs*— ; ils la noyèrent aussi dans le sang, dans la débauche, et personne ne les connaît plus ! Saint Pierre, saint Paul, saint Lin, saint Urbain, sainte Félicité martyrisée à Rome avec ses sept fils en 164, les toutes belles et gracieuses petites saintes Cécile, vers 230 et Agnès vers 303 ; ces saints ont aimé Dieu et, y voyant l'image de Dieu, les pauvres : tous les jours, d'un point à l'autre, d'un pôle à l'autre, partout où éclaire le soleil, ces noms vénérés sont répétés par le pape, par les patriarches, par les évêques, par le prêtre, et par vous, pauvres missionnaires plus riches que le

plus puissant de la terre ! Car vous seuls, en notre siècle d'égoïsme, d'amour du lucre, vous seuls suivez encore la maxime du Christ : " Aimez-vous les uns les autres... si vous m'aimez, donnez ce que vous avez, donnez-vous vous-mêmes."

O Rome ! ô Rome !... que ta destinée est belle—que tu es grande et noble, ô ma Rome, que j'aimais dans mon enfance comme on aime le toit paternel, dont j'aimais le doux Pontife de toute cette force du premier amour ; l'amour filial !—Oh ! je t'aime encore, malgré qu'ils t'aient souillée, avilie, profanée, ô reine du monde ! Je t'aime plus que jamais, Pontife saint à la face duquel, les lâches ! ils crachent leur immonde bave, depuis que l'ignoble couardise des rois et des peuples catholiques, laissa écraser par les hordes du vandale italien, tes quelques fils dévoués accourus t'offrir leur épée avec leur sang !...

PLACE DE SAINT-PIERRE AU VATICAN

Nous avons parlé déjà de la basilique de Saint-Pierre. Il convient de donner quelques notes sur le Vatican, l'une des sept collines.

C'était là que Néron avait ses magnifiques jardins qu'il éclairait, la nuit, à la lumière de centaines de torches vivantes. On enduisait les chrétiens de bitume et de poix, on les plaçait contre des poteaux de distance en distance, et ce monstre à face humaine qui tua sa mère, ses deux épouses, fit passer son char sur le corps de son précepteur, cette bête féroce se promenait en quadriges dans les allées ainsi éclairées.

C'était là aussi que ce tigre avait son cirque : c'est une honte d'être hommes—étant donné des hommes de ce genre— ! Ce qu'il immola de chrétiens dans ce cirque, est fabuleux ! Leurs reliques reposent dans la crypte ou catacombes de Saint-Pierre, avec le corps du Prince des Apôtres.

C'est un lieu saint et vénéré, on le voit !

Mais déjà, du temps des Romains, le mont Vatican était fameux par les oracles (Vaticinia) qu'y rendait Apollon. Il s'y trouvait aussi un chêne plus vieux que Rome, nous dit Plin (mort en 79), et que les Etrusques, dès avant les Romains, entouraient d'une grande vénération.

Le Vatican n'était fréquenté que par les potiers y faisant ces vases délicats et fragiles dont parle Juvénal (mort en 123). Ce lieu, malgré sa beauté, était le point de départ de tant d'épidémies, que Tacite (mort en 130) l'appelle " lieu infâme." *Infamibus Vaticanis locis*.

Après avoir traversé des rues misérables, d'un aspect plein de tristesse, on est saisi par le contraste le plus puissant qui se puisse rêver.

Quel spectacle inoubliable, ne l'eût-on vu qu'une fois en sa vie !

Une place magnifique, paraissant ronde, bien qu'elle soit ovale, mesurant plus de six cents pieds dans sa plus grande longueur, présente sa colonnade du Bernin : vraie forêt de colonnes, mais forêt régulière majestueusement disposée en deux courbes parfaites ; au centre, un obélisque égyptien d'une seule pièce de granit oriental, sans hiéroglyphes : c'est celui que Caligula avait fait transporter à Rome, vers 39, et que Sixte-Quint, pape de 1585 à 1590, fit placer ici, comme à l'avant-scène de Saint-Pierre, par les soins de Jean Fontana, célèbre architecte. Cet obélisque fut érigé sur son socle au moyen d'appareils inventés pour la circonstance et célèbres dans l'histoire de la mécanique. Sur le socle de l'obélisque se trouvent les inscriptions :

Le Lion de la tribu de Juda a vaincu.

Fuyez, y arties adverses !

Le Christ triomphe, le Christ règne !

Daigne le Christ défendre son peuple de tout mal.

Deux superbes fontaines lancent, à droite et à gauche de l'obélisque, de puissantes gerbes d'eau limpide et brillant, au soleil, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, pour retomber dans un double bassin de granit. Entre chaque fontaine et l'obélisque, se trouve de chaque côté, dans le pavé, un bloc de marbre, ovale, d'un pied environ de diamètre dans la largeur, sur un pied et demi dans la longueur. En se plaçant